

Entretien avec Johan van der Keuken

Michel Coulombe

Volume 5, numéro 4, mai-juillet 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34463ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Coulombe, M. (1986). Entretien avec Johan van der Keuken. *Ciné-Bulles*, 5(4), 20-23.

Michel Coulombe

« Un cinéma entre la peinture et la musique. »

■ Le cinéaste hollandais Johan van der Keuken a tourné, depuis ses débuts à Paris en pleine nouvelle vague, une trentaine de films, courts, moyens et longs métrages, dans différents pays, aussi bien les Pays-Bas que les États-Unis. Figure connue des habitués du Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo, il travaille loin des grands studios, abandonnant la gloire à ses confrères, préférant les petits budgets aux gros compromis, acceptant sereinement les inévitables conséquences de la participation financière de la télévision dans ses films. Johan van der Keuken a choisi la voie difficile. Il assume ce choix. Son cinéma surprend, dérange et exige une grande disponibilité de la part des cinéphiles. Présentés très tôt au Québec grâce à la Cinémathèque québécoise, ses films, qui n'ont pas de distributeur québécois, traduisent clairement les préoccupations esthétiques et politiques d'un homme inquiet, réfléchi, sur le qui-vive, lourd d'une vision très personnelle du monde et du cinéma.

Ciné-Bulles : Comment êtes-vous arrivé au cinéma ?

Johan van der Keuken : J'ai commencé par la photographie, à l'âge de 12 ans. À 17 ans, j'ai sorti un premier livre, **Nous avons 17 ans**. Puis, j'ai reçu une bourse qui m'a permis d'aller étudier à l'Institut des hautes

études cinématographiques (I.D.H.E.C.) à Paris de 1956 à 1958. On y enseignait surtout le cinéma classique, avec une forte division du travail. Je me sentais un peu mal à l'aise là-dedans, aussi ai-je continué à faire de la photographie. J'ai commencé par faire de petits films, caméra à la main. Avec James Blue, documentariste américain — décédé depuis — j'ai tourné, **Paris à l'aube**. Nous tournions nous-mêmes, pour nous approprier le cinéma. J'ai continué sur cette voie et, peu à peu, je suis devenu cinéaste autodidacte... bien que formé à l'I.D.H.E.C. En fait, je suis arrivé au cinéma un peu par hasard et cela m'a pris six ans avant de sentir ce que je pouvais faire : c'était encore de petites choses. J'ai mis des années avant de voir ce que le cinéma signifiait pour moi.

Ciné-Bulles : Un moyen de communication ou un langage à explorer ?

Johan van der Keuken : D'abord, un art visuel. Le cinéma, pour moi, c'était l'art photographique multiplié par cet élément de dynamisme physique, le mouvement, plutôt que le récit ou la narration, le contenu. Ce n'est peut-être pas un hasard si j'ai commencé à me sentir chez-moi dans le cinéma en réalisant des films sur des artistes. On se pose le problème : comment communiquer quelque chose à travers un matériau. Au fur et à mesure arrivait naturellement ce qu'il fallait mettre dans la forme que j'avais imaginé. J'y ai mis, dès le début, mon sentiment d'un certain manque à l'existence humaine. Mes premières photographies reflètent aussi ce vide. Dès les premiers films, des éléments extérieurs intervenaient comme dans **L'enfant aveugle**, tourné avec une bolex et un magnétophone.

Ciné-Bulles : Un cinéma artisanal, contrôlé.

Johan van der Keuken : Oui, le cinéma restait artisanal. Il était fait avec des moyens

Filmographie de Johan van der Keuken

- 1957-1960 : **Paris à l'aube** (avec James Blue et Derry Hall)
- 1960 : **Un dimanche**
- 1960-1963 : **Un moment de silence**
- 1963 : **La vieille dame**
- 1964 : **Indonesian Boy**
- 1964 : **L'enfant aveugle**
- 1965 : **Beppie**
- 1965 : **Quatre murs**
- 1966 : **L'enfant aveugle 2**
- 1967 : **Un film pour Lucebert**
- 1967 : **Big Ben/Ben Webster in Europe**
- 1968 : **L'esprit du temps** (avec Johnny the Selfkicker, Ewald Vanvugt, Kurt Baert Kracht, Santiago, Steve Davidson, Dragonfly et The Mounties)
- 1968 : **The Cat**
- 1970 : **La vitesse 40-70**
- 1970 : **Beauty** (avec Jan Veenhuysen et Théo Joling)
- 1972 : **Diary**
- 1973 : **La forteresse blanche** (avec Bert Schierbeek, Chris Brouwer, Nosh van der Keuken, Mirian Gibson et Rob Stan)
- 1973 : **La porte**
- 1973 : **Vietnam opera**
- 1973 : **Le mur**
- 1974 : **Le nouvel âge glaciaire**
- 1974 : **Les vacances du cinéaste**
- 1975 : **Les Palestiniens**
- 1976 : **Printemps**
- 1978 : **La jungle plate**
- 1980 : **Le maître et le géant** (avec Claude Ménard)
- 1981 : **Vers le Sud**
- 1982 : **Tempête d'images /Iconoclastie**
- 1983 : **Le temps**
- 1984 : **Jouets**
- 1986 : **I Love \$**

CINÉBULLES



Johan van der Keuken,
tournage de **I Love \$**
(Photo : Marlis Momber)

très rudimentaires. **L'enfant aveugle** constitue une exploration du monde de la perception de personnes à qui il manque un sens. On se rend vite compte qu'on a une façon très partielle de percevoir le réel. Que le réel n'est pas une chose donnée mais que nous le reconstituons à chaque instant. Nous explorons le monde ; moi, j'ai choisi d'explorer l'exploration. Dans la première partie de **L'enfant aveugle**, j'avais mis des plans de voitures de course, de bagarres où les flics tapent sur les manifestants, de carnaval. Des choses qui, pour les aveugles, sont des concepts abstraits : on ne peut pas toucher le mouvement. Avec le temps, les choses venues de l'extérieur ont pris de plus en plus de place dans mes films, jusqu'à ce qu'on ne les distingue plus de ce qui vient de l'intérieur. Dans **La forteresse blanche**, chaque image peut s'associer avec n'importe quelle autre. La construction repose sur plusieurs pistes qui avancent simultanément.

Ciné-Bulles : Un cinéma poétique ?

Johan van der Keuken : Je crois, oui. Mais, en même temps, une espèce de constructivisme.

Ciné-Bulles : Un peu comme Serge Meurant et Pierre Hébert dans **Étienne et Sara**, vous montrez le regard des enfants sur l'actualité.

Johan van der Keuken : C'est très juste. Dans quelques films, j'imbrique des images documentaires et d'autres fictionnalisées. Dans un nombre moins grand de films, je recours à l'artificiel. **Le maître et le géant** relève des deux courants. Dans certains de mes films, le processus de construction est presque le sujet. Dans d'autres, le traitement privilégie de grands blocs avec des retours vers des éléments antérieurs dans la construction. Quand la nécessité de communiquer avec un public est plus forte, je me prive de la possibilité de faire encore un tournant, encore un détour.

Ciné-Bulles : Vos tournages sont-ils très préparés ?

« Je vais volontiers à Montréal : c'est la première ville en dehors des Pays-Bas où mes films ont été présentés... »
(Johan van der Keuken, **Skrien**, Amsterdam, été 1983)

« Les genres n'existent que pour être renversés, foulés, balayés. »
(Johan van der Keuken, **Skrien**, Amsterdam, été 1983)

« Peut-être que je photographie parce que le temps passe trop vite et peut-être que je filme parce que le temps me manque. »
(Johan van der Keuken, **Photographies**)



La jungle plate (Collection : Cinémathèque québécoise)

Johan van der Keuken : S'il y a des choses artificielles, c'est plus préparé bien qu'il faille, à mon avis, toujours se laisser la possibilité de s'ajuster aux circonstances. C'est l'avantage des petites équipes. Pour **Le temps**, nous formions une équipe de trois personnes. Alors nous posions les rails, contrôlions la lumière, travaillions à la production. C'est avec ce film que j'ai commencé à faire des travellings qui ne s'arrêtent jamais.

Ciné-Bulles : *Un film de photographe, très sensible aux cadrages, aux textures.*

Johan van der Keuken : Effectivement. Une fois l'idée du travelling mise en place, nous pouvions penser chaque jour à ce qui marcherait là-dedans. J'ai fait quelques répétitions avec les acteurs à partir d'idées très générales, puis j'ai senti qu'il fallait structurer, dessiner les situations. Dès qu'elles étaient solides, je pouvais réinventer des choses avec un contenu le plus mince possible.

Ciné-Bulles : *Votre cinéma se glisse dans la zone grise entre la fiction et le documentaire.*

Johan van der Keuken : Dans le passé, j'ai pas mal souffert des problèmes de classification. Il y a 20 ans par exemple un film de photographe sous-entendait quelque chose de très limitatif. Maintenant, on a un autre regard sur la photographie. Pour moi, le cinéma est un discours ou le développement d'une pensée qui se situe entre la peinture et la musique.

Ciné-Bulles : *Le cinéma demande donc une ouverture aux autres arts.*

Johan van der Keuken : Oui, mais une très grande partie du cinéma vient du théâtre ou du roman, tandis que moi je suis plus en rapport avec la poésie et la peinture.

Ciné-Bulles : D'où un cinéma plus expérimental.

Johan van der Keuken : Le cinéma expérimental est devenu une catégorie et n'aurait pas dû le devenir. Il faut rompre avec l'expérimental à une certaine étape. **I Love \$** pose ce problème. Il a fallu avoir recours à l'interview, à la parole des gens. Il importait de revenir dans le temps. Le travail sur la forme reste là, mais un peu en retrait pour faire place à quelque chose de plus important. S'en tenir à l'expérimental aurait signifié un retour à la convention.

Ciné-Bulles : Certains documentaristes tendent vers l'objectivité. Vous semblez lui préférer la subjectivité ?

Johan van der Keuken : Absolument. On voit souvent des fenêtres dans mes films pour suggérer l'intérieur qui rend visible l'extérieur. Sans cet intérieur, on ne peut pas avoir le sentiment de voir l'extérieur. Il y a quelqu'un qui regarde. La fenêtre, c'est l'intérieur de notre tête. L'image n'est pas un rapport unilatéral mais bien ce que nous projetons dans la réalité qui détermine ce que sera pour nous cette réalité. L'image captée est toujours une image projetée.

Ciné-Bulles : Vous faites encore de la photographie ?

Johan van der Keuken : J'en ai toujours fait un peu et j'ai repris ces cinq dernières années avec une certaine force. C'est une image tangible, tranquille. Plus le cinéma me servait à expliquer mes rapports avec les autres, des rapports parfois durs, plus la photographie est devenue un terrain plus serein. Mes photographies montrent maintenant moins de mouvement, ont quelque chose de très silencieux.

Ciné-Bulles : Vous tournez avec de très petites équipes. Vraiment par choix ?

Johan van der Keuken : Par choix et par économie. J'ai fait le dernier film avec ma femme qui y a beaucoup travaillé. Parfois, cela devient épuisant. Avec un peu plus d'argent, j'engagerais une troisième personne... Je travaille toujours dans des liens d'amitié et cela revêt une grande importance. On arrive à exprimer les choses très simplement par les éléments qu'on choisit. En même temps, je l'avoue, il serait très dur pour moi de chercher de l'argent pendant des années. Je ne pourrais pas attendre cinq ans pour faire un film. C'est impensable. Le travail doit suivre le rythme de ma vie. Le cinéma n'est pas séparé de ce que je vis.

Ciné-Bulles : Et vous allez vers quel type de cinéma ?

Johan van der Keuken : Ce qui m'intéresse beaucoup, c'est ce que j'ai fait avec **I Love \$** où la forme est un peu moins à l'avant-scène. J'aurais envie de faire la synthèse entre **Le temps** et **Les vacances du cinéaste** ou d'aller vers quelque chose de plus politique. Dans **Le maître et le géant**, il y avait alternance entre l'artificiel et le direct. C'est très brutal et on n'arrive jamais à concilier les deux types d'images. On sent une espèce de vide. Je voudrais avancer vers la douceur, pas la mollesse. Dire des choses dures de façon plus douce, plus tendre... ■

« L'idée d'un langage du film ayant une grammaire respectable va de pair avec le maintien de lois supposées du film. Ces lois définissent ce qu'on peut faire et ce qu'on ne peut pas faire, mais surtout ce qu'on peut faire. Elles sont appliquées par une partie de la critique, des connaisseurs et des quasi-connaisseurs de manière inaltérablement expressive (défense de...). Les notions de langage du film et de lois du cinéma servent de motif à nombre de ces gens à trouver bons, les mauvais film et les bons films, mauvais. Heureusement qu'il n'existe pas de lois du cinéma ni de langage du film : tout est possible. »

(Johan van der Keuken, **Kurst van Nu**, août 1963)

« Je crois qu'une satisfaction esthétique ne va pas à l'encontre d'un idéal politique. Je n'ai pas tellement été d'accord avec ceux qui disaient que pour faire quelque chose de politique, il ne fallait surtout pas faire beau. Et, d'abord, il aurait fallu redéfinir ce que c'était que la beauté. »

(Johan van der Keuken, **Le Devoir**, 15 mars 1986)